

Je ne saurais donc trop encourager M. Lavallée à rester plus d'une année à Paris, non-seulement pour achever d'y acquérir toutes les connaissances nécessaires dans son art, mais aussi pour y produire ses œuvres qui ne peuvent manquer d'obtenir du succès, et vous prouverez, j'en suis persuadé, monsieur, son désir de ne rentrer dans sa patrie qu'en ayant mis réellement à profit son voyage, et en rapportant une réputation qu'il ne peut manquer d'obtenir.

Vous aurez ainsi en M. Lavallée l'homme le plus apte à devenir le chef du conservatoire de musique que vous, monsieur, et vos dignes compatriotes, avez la noble pensée de fonder à l'instar du conservatoire de Paris.

On lit dans le *Canadien* :

Nous avons beaucoup de plaisir à annoncer à nos lecteurs que M. McGreevey a été reçu à merveille par les capitalistes anglais. Deux jours après son arrivée six banquiers lui avaient déjà offert leurs services.

On télégraphie d'Ottawa au *Nouveau-Monde* :

Hier soir Sir John A. Macdonald a résigné le poste de chef de l'opposition. Le motif qu'il donne est sa mauvaise santé; mais un croit que la véritable raison est la difficulté de Manitoba.

On parle du Dr. Tupper comme son successeur.

Il est question d'un caucus des députés français pour décider de la conduite qui doit être tenue dans l'affaire Riel.

Et à la *Minerve* :

A une assemblée des membres de l'opposition, personne n'a voulu que Sir John A. Macdonald abandonnât la direction du parti. L'hon. M. Campbell sera le leader de l'opposition au Sénat et il sera assisté par l'hon. M. Chapais.

M. James Moss, M. P., sera le moteur de l'adresse et M. Laurier, d'Arthabaska, secondateur. M. Fréchette s'est mis à l'écart et a sollicité de ne pas être secondateur.

Nous accusons réception d'une brochure contenant le compte-rendu de la fête de St. Thomas d'Aquin à St. Hyacinthe et à Québec. Elle contient le panégyrique de M. l'abbé L. N. Bégin, prononcé à St. Hyacinthe, celui du Rév. P. Bourgeois, à la cathédrale de Québec, le discours de M. l'abbé Louis Paquet, à l'Université-Laval, et l'*Hymne au docteur angélique*, composé par une religieuse du Précieux Sang. L'université-Laval a eu une heureuse idée de rassembler ainsi ce qui pourra être considéré comme le monument élevé par le Canada Catholique à la mémoire de St. Thomas d'Aquin.

PHOTOGRAPHIES.

Dans mes salons photographiques
Je tire au vif tous les passants,
Les têtes aristocratiques
Comme les têtes de manants;
Visage brun, visage rose,
N'y perdent pas le moindre trait.
A qui le tour, à qui la pose?
Cric! crac! voilà votre portrait!

Combien de fois j'ai, dans la chambre noire,
Étudié les visages humains!
Que de beaux yeux m'ont conté leur histoire!
Que de secrets sont restés dans mes mains!
Bon freluquet, dont le cou se balance
Dans un carcan trois fois amidonné;
Vous qui complexez, en votre suffisance,
Pour le plus frais et le mieux bichonné;
Noble lion, ne bougez plus, j'opère!
—Merci, soleil, l'épreuve est bien à point.
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière:
"Beau front, c'est vrai, mais de cervelle point."

Riche gourmet, c'est à toi la sellette:
Prends un maintien digne de Savarin.
Je vais placer un verre, une fourchette,
Et deux poulets près d'un flacon de vin.
N'oublions pas le cure-dents classique,
Le coute à table et les yeux demi-clos;
Figure enfin l'animal domestique
Que le trop-plein endort sur quelques os.
Heureux ventru, ne bougez plus, j'opère!
—Merci, soleil, le profil est parfait.
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière:
"Vaste estomac, où l'âme disparaît."

Je t'attendais, ô splendide poupée,
Dont les regards fatiguent ton miroir.
Blonde lionne, à crinière bouclée,
Sur ce divan prends tes airs de boudoir.
Souris un peu, laisse voir ta denture,
Ecarte aussi ce fichu trop décent.
Toi qui connais l'effet d'une posture,
Fière sirène, appelle ton talent.
Tu poses bien, ne bougez plus, j'opère!
—Merci, soleil, quel cliché séducteur!
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière:
"Buste vénal, sans amour et sans cœur."

C'est à ton tour, bourgeoise éblouissante,
Dont les flânes emplissent mon salon.
Pour toi la pose est bien embarrassante;
Que faire, hélas! pour te donner bon ton?
Tes traits sont gros, plus grosse est ta tournure,
Et ces rubis rougissent de tes doigts.
Crois-moi, veux-tu poser d'après nature?
Eh bien! prends un balai... comme autrefois.
Tu m'as compris... ne bougez plus, j'opère!
—Merci, soleil, l'épreuve est bien encor.
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière:
"Tout ce qui luit n'est pas toujours de l'or."

Approche ici ta mobile binette,
Ami zélé du code Legoda.
Ton faux regard, masqué par ta lunette.
Sur le cliché bientôt te trahira.
Je vois en toi ta race toute entière;
A ma maison tu peux faire un succès.
Molière a dû sa gloire à ton grand-père,
Qu'il fit poser au Théâtre-Français.
Résigne-toi, ne bougez plus, j'opère!
—Merci, soleil, le portrait est frappant.
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière:
"Cœur de Tartufe et langue de serpent."

De ce faquin, qui jase sur Voltaire,
En un clin-d'œil je décalque l'esprit.
Ce député, ... député pour se taire,
Dans son portrait pense moins qu'il n'en dit.
Vieux céladon, ruisselant de pommade,
Verra par moi son faux toupet trahi.
Femme infidèle, en quête d'escapade,
Lira sa faute au front de son mari.
Mais pourquoi donc gagnez-vous ma porte?
Pourquoi, messieurs, désertez mes salons?
Je vous comprends... après tout, peu m'importe,
Car vos clichés restent dans mes cartons.

J. W. MILLER.

Rimouski, mars 1874.

ERRATA.

Dans la poésie de M. Globenski, intitulée *le nom de "ma Sœur"*, et publiée sur notre dernier numéro, la deuxième strophe se trouve incomplète par suite d'une faute typographique. Il faut y ajouter le vers suivant à la fin :

De ses rêves si doux.

CAUSERIE.

Oh! être étudiant, c'est passer par le plus dur des creusets! Etudier la loi, encore la loi, toujours la loi, ça devient monotone, surtout quand l'on sait que, avec un tel amas de principes et de règles, le monde n'est ni meilleur ni pire, et que ce qui devait être un véritable sacerdoce, un apostolat, n'est qu'une carrière, une profession, quelquefois un métier, et fréquemment une espèce de commerce où, comme dans toutes les grandes spéculations, il se rencontre force banqueroutes, quantité de déconfitures. Hélas! oui, tout est commerce aujourd'hui; tout se vend, tout s'achète, tout se compte, tout se mesure, tout se pèse au prix de l'or; le marché public a remplacé le forum, le pauvre rêve la fortune, pas autre chose, le riche, les millions, millions, millions sur millions, entassements sur entassements, affaires, comptes, chiffres, telles sont les tendances du jour. C'est un véritable jeu de bascule: celui-ci s'enrichit aux dépens de celui-là, des fortunes colossales s'élèvent sur des ruines immenses; à côté de l'excessive opulence gît l'excessive misère, l'extrême paupérisme; aujourd'hui dans la pourpre, demain dans les haillons et les guenilles, voilà le bilan du jour. Et ce jeu capricieux du sort fait autant de riches que de pauvres, autant de malheureux que d'heureux, autant de misérables que de fortunés.

Mais je m'égarais... Je disais donc que l'étude du droit, comme toute autre étude, n'est pas toujours appétissante. De Pothier à Marcadé, de Toullier à Troplong, de Pardessus à *Pardessus* peut-être, et je ne sais quoi encore, telle est la vie de l'étudiant, voilà sa routine. O abstractions! O principes! O syllogisme! O embrouillamini! quel travail vous nous coûtez. Je me figurais l'étude du Droit quelque chose d'attrayant, de miroitant, d'assez facile surtout, de bien conçu et de clairement énoncé, à la portée de tous les esprits tant soit peu cultivés, où l'intelligence, par une acquisition aisée des lumières et des mystères de la science légale, reposait tout en travaillant, reposait dans la béatitude de la vérité évidente, dans la quiétude de la connaissance facile de l'un et indivisible vrai. Je me suis trompé, le fait n'est pas nouveau. Le Droit, oh! c'est un désert illimité, sans bornes, c'est une partie de l'immensité, quelque chose de l'infini dont le dernier mot est un énigme; c'est un horizon sans fin, un abîme insondable, une terre toujours inconnue, où une découverte en appelle une autre, c'est un enchevêtrement inextricable de principes que la raison s'épuise à vouloir comprendre, c'est un champ aride, mais d'une aridité fertile, si je puis ainsi dire. L'intelligence active, avide de connaissances, s'y complait, y trouve son compte, bien que l'imagination, lardente et fouguese imagination du jeune homme soit bien loin d'y trouver le sien. Pour ce qui est des subtilités, il n'en manque pas. Pourtant, quand la simplicité aurait été bannie du monde, à dit quelqu'un, on devrait s'attendre à la trouver au moins au sein de la justice. Ce n'est pas toujours le cas.

Ceci dit et réflexion faite, j'ai résolu, lecteur, de commettre un larcin, de voler une heure à l'étude pour vous ennuier. Au reste, l'ennui même est quelquefois une diversion, et peut-être en avez-vous besoin. On le sait, en Canada, on est excessivement porté à l'ennui, au spleen, cette malheureuse importation de l'Angleterre, à la mélancolie, à l'hypocondrie, et cela parce que l'on est trop monotone, trop uniforme. De l'uniformité naît l'ennui, et par suite, de l'ennui naît l'apathie, l'indifférence, la nonchalance, la tiédeur pour toutes choses. La monotonie, oh! quelle maladie mortelle pour l'âme. La monotonie est à l'intelligence, ce que l'immobilité, la stagnation est à l'eau, une cause deroupissement, de méphitisme, d'affaiblissement moral, de langueur fatale qui ne laisse pas de conduire à la stupidité et à l'abrutissement. Il faut donc éviter l'uniformité comme un danger mortel; il faut extirper en nous, ce mauvais instinct de la reproduction, de la répétition; imitons plutôt les fleuves, imitons notre grand St. Laurent, dont les flots sont sans cesse agités, rapides, tumultueux, cherchons la science, aspirons au progrès, créons, inventons, démolissons pour reconstruire, s'il le faut, marchons sans relâche, marchons intrépidement à l'avenir, et surtout abandonnons les vieux sentiers pour entrer dans des voies nouvelles. C'est la grâce que je souhaite à mon cher Canada, et il en sent le besoin!

Sur ce continent, tout est grand, imposant, magnifique, grandiose. Tout ici annonce la force, révèle la puissance, et si les fameux, les terribles Titans des temps fabuleux vivaient encore, ils se seraient choisis, j'en suis sûr, un pied à terre en Canada. En effet, regardons partout: au-dessus de nous la foudre avec ses grondements sonores, cavernes, profonds, effroyables, terrifiants; tout autour de nous une nature riche, luxuriante, proflique, abondante, majestueuse, une nature qui rappelle les pre-

miers âges de la création; des rivières tout épaisses, toutes grouillantes de poissons, des fleuves qui soutiendraient la comparaison avec le Pactole des anciens, moins les paillettes d'or, oui, fleuves qui roulent dans leurs eaux des richesses incalculables; des montagnes réellement titaniques, prométhéennes, gigantesques, qui s'élèvent superbement vers les nues et qui semblent menacer le ciel par leur hauteur; à côté, des abîmes insondables, des cavernes profondes, des gorges impénétrables, puis des ravins, puis des vallons, puis des plaines, puis des prairies, puis des vallées magnifiques, immenses, incommensurables, superbes, ravissantes, à perte de vue... Vous voyez: sur notre tête, à notre côté, sous nos pieds, tout est grandeur, puis source, abondance, fécondité, force et vérité. Nous seuls sommes chétifs, faibles, dépérissants, souffreteux, misérables, si ce n'est quelques richards par-ci par-là qui jouissent de la misère des autres. Eh bien! oui! au lieu de dominer la nature, c'est elle au contraire qui nous domine. C'est une exception.

Nous pourrions assurément nous appliquer ces paroles:

"Tantale dans un fleuve a soif et ne peut boire
"Tu ris, change le nom, la fable est ton histoire."

C'est aussi la nôtre!

J'ai dit plus haut que tout était routine en Canada, je me suis trompé; il faut pourtant en excepter la littérature. Certes, on est forcé de le dire, là au moins on innove, oui, et d'une manière étonnante pour ne pas dire désespérante; là on ment à notre nature, à notre caractère; là on change, on varie, on déversifie. Si à franchement parler on écrit peu, on critique toujours beaucoup, ce qui est toujours un peu écrire. Oh! par exemple, pour de la critique, on en manque pas ici, c'en est réellement une manie. Tout ici est critique, on critique la critique, on fait tout sous forme de critique; et si je m'en croyais, je déclinerais le *Canadien* "un être critique."—La définition ne serait peut-être pas complète, spécifique, adéquate, comme on dirait en logique, mais il y aurait certainement du vrai.

Hélas! oui, écrire en Canada ce n'est pas du tout encourager. Écrire ici c'est aller à la guerre, et une terrible guerre d'escarmouche; c'est courir au guet-à-pens, au piège, à l'embuscade, c'est courir le risque de se faire éplucher, écorcher, mutiler, c'est braver témérairement le public, ce bon compère, qui frappe impitoyablement sans merci ni trêve. Écrire ici c'est se mettre en évidence, c'est vouloir se produire au grand jour, à la vive lumière, c'est devenir arrogant, fat, c'est attacher le pédantisme, c'est vouloir dépasser la foule, s'élever au-dessus du niveau ordinaire, dévier de la vieille et éternelle routine, entrer dans une voie nouvelle; c'est s'en faire accroire; donc ce n'est pas pardonnable. Sus à l'impertinent, à l'impudent, au fat, au fanfaron qui veut oser écrire. Comment! Quoi! écrire ici, mais c'est aller contre les mœurs, les us et coutumes, l'habitude, l'usage, la pratique du Canadien. Encore une fois, ce n'est pas pardonnable. Voilà comment on semble raisonner si nous en jugeons par les actes et les faits.

Aussi quand il nous arrive un volume quelconque, une production littéraire d'un certain mérite, ça l'effet d'une bombe, d'un obus prussien, et c'est, dit-on, terrible. On s'en alarme, on crie à l'inouï, on s'arme, on se cuirasse, on sonne de la trompette, on embouche le cor, on se range en bataille, puis à un signal donné, on ordonne le branle-bas du combat, et aussitôt une armée formidable de Zoèles inconscients et inconscienteux font pleuvoir sur le pauvre rebel qui a en le malheur de vouloir se singulariser, une grêle de paroles aigres-douces, d'articles anonymes, de verte réprimandes, de sermonnades assomantes sous lesquels le misérable réfractaire est bientôt écrasé, abîmé, anéanti. Pnis tout se fait; l'on se retire et... l'on épie de nouveau quelque sortie imprudente.

Voilà qui est encourageant, sur ma foi! Et pourtant, si tous ces grands flagellateurs savaient que la verge dont ils se servent, si gauchement souvent, pourrait leur être justement appliquée; si l'on savait tous, en outre, qu'en littérature comme en toute chose, nous sommes tous plus ou moins faibles, que nous avons tous notre point vulnérable, il semble que l'on rabattrait un peu le ton, et que l'on critiquerait, — car la critique est nécessaire, mais considérée, sensément, bénévolement. Et chose étonnante! souvent, je me trompe, le plus communément, ce ne sont pas les sachems, ni les pontifes, ni les princes, ni les maîtres de notre littérature qui se posent ainsi en Aristarque, en censeur émérite, en puriste, en élagueur de mauvais fruits, des mauvaises herbes littéraires; non, c'est l'élève, c'est le nourrisson, c'est le marmouset, c'est le catéchumène! Il en est qui critiquent avec autant de cynisme et de la même manière qu'un ivrogne prêcherait la tempérance sans songer que souvent les fautes, les bévues, les défauts qu'ils reprochent si pédagogiquement et si magistralement aux autres pourraient leur être reprochés à eux-mêmes. Eh bien! je considère, et je ne crois pas soutenir un paradoxe par là, que, pour reprendre les autres, il faut être parfait soi-même; que pour se poser carrément et publiquement en critique, il faut être soi-même à l'épreuve de la critique. Certes! j'en sais qui ont été outrageusement, injustement critiqués et qui seraient assurément bien autorisés à appliquer à leurs éducateurs enlumnés ces paroles de Molière: "Sosie, épargne un peu Sosie."

Il y a des pays où il y a plus d'écrivains que de critiques; ici, c'est tout le contraire, il y a plus de critiques que d'écrivains. Il y a de plus les critiques des critiques, les critiques des critiques des critiques, et ainsi de suite, en ligne descendante, jusqu'à la cinquième et à la sixième génération. Ainsi vous voyez, à quel danger, à quels périls, à quels revers, à quelles persécutions ne s'expose pas le pauvre petit écrivain dans ses coups d'essai. Six générations impitoyables, inexorables, implacables, irréconciliables, et que sais-je, qui se mettent à ses trousses, qui s'attachent opiniâtement à ses chausses! C'est à donner la chair de poule. Autrefois, au temps où l'Espagne était chevaleresque, belliqueuse, héroïque, où la valeur des Castillans était presque légendaire, quand on voulait épouvanter quelqu'un on n'avait qu'à lui dire: "Que la vengeance des Castillans te poursuive." Aujourd'hui, on est arrivé à un point où il suffit de dire à un jeune homme épris quelque peu de la littérature "Que la vengeance des critiques te poursuive." Et il se taira, ou bien il sera Castillan ou déjà critique lui-même.

Ce triste état de choses est réellement alarmant. La littérature, en Canada, est véritablement en état de blocus, et rares et hardis et braves et vaillants et plus souvent téméraires sont les jeunes croiseurs qui hasardent quelques courses dans le domaine littéraire. Il leur faut essayer le feu des croisières (ou journaux si mieux est) de nos coureurs les critiques. Et quel feu! Pour moi, je l'avoue, lorsqu'il me vient à l'idée d'écrire, d'aligner quelques pensées, je me sens aussitôt pris d'une invincible frayeur, le soldat n'est pas plus saisi, lorsqu'il monte à